

BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

Ștefan Meteș, *Isioria neamului românesc*, I, Sibiu 1922.

M. Étienne Meteș, directeur des Archives de Cluj et membre correspondant de l'Académie Roumaine, a entrepris, d'après une demande de l'„Association“ littéraire des Roumains de Transylvanie, de donner, en quatre volumes dont le premier s'arrête à la fondation des Principautés de Valachie et de Moldavie, une nouvelle histoire, complète, de caractère plutôt populaire (sans renvois et notes) de la nation roumaine.

Il définit lui-même dans ces termes son but : „poursuivre le long des siècles la nation roumaine comme un être vivant, faisant ressortir spécialement son activité dans le domaine matériel et dans celui de l'esprit, donc toute la civilisation roumaine dans le sens vrai et large du terme, montrer les influences étrangères qui se sont exercées sur nous, leur assimilation, de même que les bienfaits qui en ont résulté pour nous, mais découvrir en même temps notre contribution d'influence sur la vie des nations cohabitantes et voisines“.

Pour accomplir ce vaste programme, l'auteur, qui a déjà publié, non seulement de nombreuses monographies, mais aussi deux ouvrages étendus, dont l'un sur l'Église roumaine de Transylvanie jusqu'en 1700, l'autre sur le commerce des Principautés avec la même Transylvanie jusqu'à cette date, n'a pas seulement employé tous les travaux de ses prédécesseurs, mais il a eu le courage de se rallier aux nouvelles théories qui ont le mérite d'avoir donné une plus large base à toute cette histoire des Roumains dont pas une page n'est intelligible sans la connaissance profonde et la vraie compréhension de la vie des peuples au milieu desquels s'est développée la tragédie de cette nation roumaine, enfin arrivée à la réalisation de son unité politique.

Au lieu donc de commencer par quelques renseignements sur les Daces des rois Bourébista, Cotiso et Décébale pour en arriver aussitôt aux guerres de Trajan, seul et miraculeux fondateur de toute la race des Latins d'Orient, il s'occupera d'abord de la communauté d'origine entre les siens et les peuples des Balcans qui, pour parler le slavon, l'albanais ou même le grec,

n'en sont pas moins par leurs caractères anthropologiques de même que par leur manière de vivre et par tous les traits essentiels de leur civilisation les descendants des anciens Thraces et — M. Meteş aurait dû le dire aussi, et dès le début, — de leurs congénères riverains de l'Adriatique, parlant un dialecte thrace d'emprunt, dont dérive l'archaïque langue de l'Albanie, les Illyres. Les conclusions initiales sont donc très justes : „Les Romains par la conquête de la Dacie n'y introduisent pas une civilisation nouvelle et capable de porter des fruits ; ce qui se continue c'est l'ancienne civilisation populaire, d'une exceptionnelle ténacité, devant laquelle toutes les nations ayant persisté dans ces régions ont été réduites à s'incliner, l'acceptant pour elles-mêmes“ (p. 2).

Parmi ces Thraces aussi les Agathyrses transylvains, dont le nom, transmis par Hérodote—et je crois par lui seul—est scythe (cf. Indathyrse, nom propre ailleurs). Les Thraces eux-mêmes les appellent, d'après ce grand informateur sur la vie dans l'intérieur des côtes du Pont-Euxiu, Trauses. Il faut se demander si, dans une forme modifiée par le canal hellénique, on ne retrouve pas ce nom comme élément composant celui d'Agathyrses.

La civilisation populaire de ces Thraces se rencontre dans le vie des paysans de la région carpa ho balcanique, jusqu'aux Magyars à l'Ouest (voy. par exemple la fréquence des puits à longue perche, terminés par un poids, les „puțuri cu cumpănă“ des Roumains les larges „braccæ“ flottantes sur le fémur, etc. et jusqu'aux Ruthènes à l'Est (usages et coutumes de tout point pareils à ceux des Moldaves roumains, les anciens habitants de la principauté indépendante de Moldavie). Quelqu'un qui a étudié attentivement, avec intelligence et sans aucun préjugé les coutumes et les habitudes techniques des Roumains du district de Făgăraş, en Transylvanie, sous les Carpathes, s'exprime—et ce n'est pas un Roumain—de cette façon dans une intéressante étude, richement illustrée : „Surtout chez les Roumains habitant la montagne et d'occupations plutôt pastorales on trouve un vrai trésor de matériaux ethnographiques. Là-bas s'est conservé sous beaucoup de rapports ce qui est ancien, ce qui est primitif, on pourrait presque dire : l'élément préhistorique“ (Julius Teutsch et Karl Fuchs, *Ethnographische Mitteilungen aus den Komitaten Kronstadt und Fogaras in Siebenbürgen*, dans les „Mitteilungen

der anthropologischen Gesellschaft in Wien“, XXXV, année 1905; cf. les matériaux présentés par M. Julius Teutsch en 1900 à la même société: *Prähistorische Funde aus dem Burzenlande*, *ibid.*, XXX, année 1900. L'auteur constate une forte „influence de la civilisation égéenne“. Voy. aussi, du même, *Einiges vom Aberglauben der Rumänen*, tirage à part)¹. Or, les recherches de M. Andrieșescu (*Contribuție la Dacia înaintea de Romani*, Jassy 1912) l'ont bien prouvé, les habitants de cette vaste étendue de pays à l'époque néolithique et énéolithique s'appellent en langage historique: les Thraces. La valeur de la civilisation thrace a été mise en lumière à plusieurs reprises aussi par celui qui dans les dernières années a rendu les plus grands services à la connaissance de l'époque anté-romaine et romaine de ce territoire, M. V. Pârvan.

M. Meteș donne un aperçu des preuves, découvertes dans les fouilles, pour les relations de commerce, très étendues, des Thraces au Nord du Danube avec le monde hellénique² et surtout — on le voit par les monnaies — avec l'île de Thasos, dont le grand rôle dans la transmission des influences civilisatrices n'a pas été encore assez reconnu et étudié. Je doute cependant (voy. p. 7) qu'une œuvre originale de Lysippe eût été trouvée, même si on admet l'intermédiaire des Romains, à Vulcan, dans les Carpathes roumaines, — tout près, il est vrai, de la capitale des Daces, devenue centre de la province romaine, Sarmisagéthousa. Il faut se défier aussi des chiffres donnés par l'antiquité: il n'y a pas de doute que jamais le

¹ Dans le „Bericht des Burzenländer sächsischen Museums in Kronstadt 1913“, p. 28: „Die Fundorte mit bemalter Keramik am Alfflusse, als Erösd, Priesterhügel, Käsberg, etc., die in der Hárómszék noch zahlreicher sind und in Rumänien ihre Fortsetzung finden, stammen aus prämykenischer Zeit und sind Reste einer thrakischen Kultur aus dem zweiten Jahrtausend vor Christo. Sie gehören dem Ausgange der jüngerer Steinzeit an.“ Les caractères de la civilisation pré-mycénienne sont ceux des découvertes de La Tène (cf. *ibid.*, p. 25). — Il y a au moins trois grands groupes: celui de Hațeg (Dâces), celui de Brașov et du pays des Szekler, avec les régions valaques voisines (Gôtes), celui entre le Séreth et le Pruth, vers Jassy en Moldavie (Thraco-Scythe). — M. Teutsch met en relation, peut-être non sans raison, le nom des Carpathes avec celui de la population thrace des Carps.

² Le même auteur a trouvé du côté de Brașov une monnaie d'Asie Mineure (*Bericht* pour 1913, p. 25).

roi dace Bourébista, cependant dominateur jusqu'à Olbia et à Dionysopolis, n'a pu commander une armée de 200.000 hommes (ct. p. 8). Le drapeau dace était le dragon, dont le nom, *bă-laur* (porté aussi par un prince bulgare du XIV^e siècle; c'est le sobriquet des Tziganes, probablement parce qu'on les concevait noirs) est probablement de cette origine. Le „bonnet phrygien“, devenu le symbole de la liberté, n'est rien autre chose — les Phrygiens appartenant à cette même race — que l'actuelle *căciulă* (le terme est aussi archaïque) ou *cușmă* (cf. le terme historique de *gugiumană* pour le bonnet des anciens princes) des Roumains, auquel correspondent les coiffures des Bulgares, des Serbes, des Albanais — d'une forme différente — et même, plus qu'on ne le croirait, des Grecs. Les *pileati* daces étaient des porteurs de *căciulă* et les *comati*, aux longs cheveux libres, tels qu'on les voit sur la Colonne de Trajan, sont encore rappelés par la manière dont les Roumains de Moldavie et de Bucovine laissent se développer le belle crinière qui se déverse sur leurs épaules (cf. la coiffure des paysans bretons).

Le manque des renvois nous empêche de vérifier l'authenticité du renseignement, en lui-même précieux, qui donne à Philippe de Macédoine pour femme la fille du roi gète Cotélas (cf. le nom du roi dace Cotison) (p. 13). De même pour le mariage de Lysimaque, roi de Thrace, comme «diadoque» d'Alexandre-le-Grand, avec une fille du roi Dromichète, seigneur des Daces. M. Meteaș rappelle les relations de parenté entre Bourébista lui-même et le roi germain Arioviste, époux de la fille d'un roi établi dans le Noricum (?): ils auraient été „beau-frères“. Bourébista était — l'inscription de Dionysopolis, commentée par M. Pârvan, le prouve — allié de Pompée contre César. Il résidait parfois dans sa ville d'Argédava ou Arcidava, et, comme *dava* ne signifie que bourg (donc les Daces seraient des «urbains», des «bourgeois» par rapport aux Gètes ruraux) la racine *Argeș* doit être rapprochée du nom de la rivière d'Argeș et de la ville homonyme, dans la montagne, capitale de la principauté valaque vers 1300: faudrait-il donc chercher à Bourébista un établissement dans cette région?

Sur l'importance de cet État qui n'était «barbare» que par comparaison M. Camille Jullian a écrit de belles pages dans son «Histoire de la Gaule». Le roi dace régnait sur un territoire

où les Scordisques, les Taurisques et autres peuplades danubiennes appartenaient à la race celte, qui avait sur le fleuve ses *duns* : Singidunum, Noviodunum, et son «carst» (Carsum-Hârşova)¹, et il eut avec les Boïes de Bohême une guerre, probablement pour l'hégémonie sur ces tribus. Le chef des barbares d'Orient, Thraces et Scythes, ambitionnait la domination aussi sur le monde celte de cet Orient.

Les pages consacrées au contact entre Illyres et Romains et aux guerres pour la sujétion de la Dacie² offrent moins de suggestions. Le stratagème de Décébale, qui, faisant couper une forêt à mi-hauteur des arbres, aurait revêtu les troncs de vêtements et d'arbres pour donner à l'ennemi l'illusion d'une nouvelle armée ne serait-ce pas le système moldave de pratiquer cette opération sur les arbres pour en renverser la partie supérieure sur les envahisseurs? On en a deux cas, à la fin du XIV^e et à la fin du XV^e siècles.

M. Meteş accepte notre théorie qui fait venir de l'Italie, bien avant la conquête de Trajan, des éléments ruraux pour coloniser la Péninsule des Balkans, de même que, en Occident, la Provence. On n'a qu'à faire une comparaison entre le costume, le labour à bœufs et autres détails de la vie paysanne aux environs de Rome et ce qu'on peut voir aussi sur le Bas-Danube. Des colons urbains amenés par l'ordre du gouvernement ou par l'avidité du gain dans les mines et dans le commerce n'auraient jamais pu transmettre ces caractères. Dans la Romagna italienne aussi bien que dans cette Romania carpatho-balcanique on dit *tata* au lieu de *pater*, inexistant en roumain (de même que *mater* : on dit *mama*). Les noms anciens de localité de ces régions roumaines, en partie daces (Berzovia—cf. Braşov et Salsovia —, Azizis, Tapae, Drubetis, Tierna, Germizara, Al-

¹ Le nom de Décébale vient-il réellement de „Deci-Ballis, roi des Daces en langue phrygienne“? M. Meteş n'est pas, sans doute, l'initiateur de cette étymologie. Mais entre le second nom de Décébale, Diourpaneus, et celui de „joupane“ chez les Slaves pour chef d'une „joupa“-région, il y a probablement un rapport (*di* en grec est un moyen d'exprimer le *j* ou le *z*). Cf. aussi le nom de Diégis, frère de Décébale (couronné par Domitien? Voy. p. 19) et celui de Tierna (Cerna).

² Vidin était jadis une Boulogne (Bononia) et une localité près de Braşov s'appelle en hongrois Bononya.

burnus, Napoca, Apulum, Porolissum, Sicibida, des «dave»), en partie latines (Viminacium, Daphne, Lederata, Centum Putea, Caput Bubali, Salinae, Ad Aquas, Ad Mediam), n'ont pas été encore soumis à une étude attentive, qui donnerait des résultats intéressants. Sur les noms des rivières M. Pârvan vient de lire une étude toute nouvelle à l'Académie Roumaine.

L'auteur répète son observation que l'établissement de la domination romaine en Dacie ne signifia pas le passage de la plus profonde barbarie à un état de civilisation avancée. Nous venons de revoir tout dernièrement les ruines, faiblement explorées, du reste, par la société magyare d'archéologie à Deva (où—et à Alba-Iulia— ont été transportées la plupart des pièces découvertes), de Sarmisagéthousa. Des murs d'une construction assez rude, des pierres aux inscriptions gauches, ci et là seulement de beaux petits monuments en marbre. Aucun sarcophage d'une beauté remarquable; pas une statue de valeur supérieure; un médiocre mosaïque,—et, jusqu'ici, c'est tout. Il ne peut pas y avoir de comparaison entre ceci, prouvant un mélange encore confus de misère rurale, de simplicité militaire et de luxe individuel importé et passager, et la vie, d'un haut développement, d'une parfaite et noble harmonie, des très anciennes fondations grecques sur le rivage de la Mer Noire, de Kallatis à Istria¹. Mais, contre l'opinion de l'auteur, il est certain que les grandes et belles voies militaires sont une création exclusive du régime romain. Tout dernièrement on nous a signalé dans le gros village roumain de Sâliște, où passait une des voies secondaires, des pierres roumaines qu'on venait de trouver. A Bucova, à l'Ouest de Sarmisagéthousa, sur une autre voie, on recueille encore le marbre comme à l'époque de Décébale et des Césars, ses successeurs. L'exploitation des salines s'est perpétuée sans interruption jusqu'à notre époque, et dans le voisinage de celles d'aujourd'hui on montre les bouches depuis longtemps comblées (dans la vallée du Teleajen, p. ex.)².

¹ A Porolissum on a trouvé plus récemment des traces de la ville ancienne. De même à Cluj, l'ancienne Napoca, en creusant pour les fondements d'une maison.

² Les mots correspondant à ceux des Albanais ne viennent pas par les mineurs balcaniques, mais bien du patrimoine de la langue thrace parlée par les ancêtres illyres des Albanais actuels; cf. p. 38.

Pour l'époque des lointaines hégémonies barbares sur des colons retombés à l'état rural ou bien — l'hypothèse est plus admissible — sur ceux qui n'avaient jamais quitté l'état rural et n'auraient aucune raison pressante de déménager, l'exposition est brève, claire et surtout logique. Nous doutons que certains objets trouvés près de Cluj (dont l'un au nom du Germain Ambarus; p. 48), eussent des rapport spéciaux avec le passage, insignifiant, des Gépides. M. Meteş signale à juste titre l'importance dans la question de la persistance roumaine sur la rive gauche du Danube des traces d'habitation non discontinuée fournies par les quelques fouilles occasionnelles de Drubetis (l'inscription à laquelle on a pu fixer la date du V-e ou VI-e siècle sur une tuile conservée au Musée de Severin). Les paroles de Salvien sur le passage des sujets de l'Empire en terre „royale“ barbare, où toutes les nations soumises au même souverain s'entendent entre elles, sont concluantes pour la possibilité d'une vie civilisée sous les auspices de l'État romain déchu.

L'auteur se déclare courageusement contre la théorie, simpliste et naïve, de la retraite des colons dans les Carpathes pour en descendre ensuite, théorie qui, provoquée, ici aussi, par la topographie des premières capitales au moyen-âge, peut être mise à côté de celle qui, pour l'Espagne, admet la fuite de l'élément romain, devant les Visigoths, dans les montagnes d'Asturie. Il est évident, ainsi que l'observe M. Meteş, que la seule introduction du christianisme chez les envahisseurs — qui, du reste, n'avaient pas leur principal camp sur le Danube—suffirait à faciliter, à imposer même une vie commune avec les anciens habitants. Citant la XI-e Nouvelle de Justinien, il fait voir comment de l'autre côté du fleuve aussi toute une population, le chef administratif et le chef religieux à sa tête, pouvait s'enfuir, du Danube à Salonique, à l'apparition des Huns (p. 52). Dans le récit, souvent cité, de Priscus (V-e siècle) on voit que les prisonniers chez les Huns avaient la faculté de participer à la guerre et de racheter par le butin leur liberté. Les curieux vases trouvés à Sânt-Miclăușul Mare (Banat), que reproduit cet ouvrage (p. 54), prouvent qu'une civilisation artistique pouvait se développer en „territoire occupé“: à côté d'une décoration orientale, à fleurs, à griffons (le griffon est abreuvé par un

génie portant une palme et la patère) on a le portrait, nettement dessiné, d'un roi de steppe, à cheval, portant le costume large de l'Asie et un petit chapeau triangulaire à longues plumes pendantes (p. 54).

Dans le chapitre sur le christianisme en Dacie, M. Meteş relève la concordance entre la religion du Christ et les anciennes croyances idéalistes, fortement résurrectionnistes, des Thraces. Comme preuves matérielles il cite une inscription avec la croix et la formule «sit tibi terre levis» de 235 et une autre avec le vaisseau et le Bon Pasteur, plus une inscription grecque portant le nom du Sauveur (elle a été trouvée à Potaïssa). Il ne fallait pas oublier l'incessante influence du grand centre chrétien de Tomi, en Scythie Mineure, avec ses évêques lettrés et ses moines hérésiarques. Parmi les missionnaires d'une époque ultérieure il admet Eutyche de Cappadoce et Avianus à côté de St. Sabbas et de St. Nicétas (mais voy. l'ouvrage de M. Zeiller, analysé dans cette revue, année 1921, p. 100 et suiv.). Il est en effet probable que les évêques de la rive droite, celui de Margus, celui de Sirmium, remplirent, au V^e siècle, les fonctions de surveillants au-delà du fleuve (p. 61). Parmi les noms roumains, connus, des fêtes, on en trouve un, nouveau: Cincizecile pour la Pentecôte (ordinairement Rusalii, de Rosalia). Il faudrait ajouter aussi les noms les plus anciens d'autres saints, conservés dans la fusion avec le suffixe *sân* (*sanctus*): Giurgiu (Georges), Ioan, Oanea (Jean), Pietru (Pierre), Medrea (de Medru, Démètre), qui ne viennent pas de l'Église slavo-grecque imposée par les circonstances aux Roumains; ceux-ci ont conservé, du reste, toute une collection de noms païens, du plus haut intérêt, qui attendent encore d'être étudiés.

Un chapitre est consacré aux relations avec les Slaves et les Bulgares¹. Il y a, dans ce domaine, beaucoup à changer aux opinions courantes. Car il est certain que, lorsque des similitudes se retrouvent entre Roumains et Slaves balcaniques, ce ne sont pas ordinairement les premiers qui sont les débiteurs et, ensuite, que l'État bulgare, dirigé vers Constantinople, n'a dominé sous aucune de ses formes la rive gauche du Danube. Dans l'exposition des campagnes de l'empereur Maurice, au VII^e

¹ Le nom des Bulgares n'a certainement rien à faire avec celui du Volga. Jamais les barbares ne tirent leur nom d'une rivière.

siècle, contre les Slaves, il paraîtrait qu'entre le nom d'*Ilivakia* d'une rivière et celui d'Ilfov (qu'on retrouve dans la dénomination du district contenant la capitale roumaine) il y a plus de similitude qu'entre le nom grec, difformé, et celui de la rivière Ialomița. Le caractère secondaire, supplétif, de doublets, des termes slaves en roumain n'a pas été suffisamment relevé à la page 68. En général cette partie de la nomenclature est confuse: elle devrait être détaillée, avec les distinctions nécessaires, qui manquent.

M. Meteș admet notre explication que, dans le langage commun, beaucoup de termes slaves viennent par les marchands des *emporia* danubiens, où la langue slave avait remplacé la langue latine ou grecque. Reproduire la statistique de Cihak (p. 80) était inutile: ce philologue slavisant accumule des mots tombés en désuétude et n'ayant ni la *valeur de circulation* ni la *productivité créatrice*, la faculté de donner des dérivés, en un mot *la vie* des termes.

L'Église dut subir l'influence des mêmes centres slaves. Je ne sais pas si, à la destruction du premier „Empire“ bulgare, les clercs slaves cherchèrent un refuge sur la rive gauche, mais il est bien possible qu'une influence grecque se fût exercée, passagèrement, sur les Roumains lorsqu'une Métropole byzantine fut établie, à la place du Patriarcat, à Silistrie. Comme M. Bănescu, qui vient de publier sa communication à l'Académie Roumaine touchant ce sujet, M. Meteș admet nos conclusions sur le fonctionnement, sous les Comnènes, d'un État roumain de Silistrie et de la Dobrogea voisine.

Le mouvement, contemporain, des Roumains de Thessalie, qui, sous Nicolîță et Slavotă, se révoilent contre les abus perpétrés par l'administration de l'empereur Constantin Ducas (entre 1060 et 1070), est largement présenté. En 1027 des Roumains sont employés comme auxiliaires en Sicile, contre les Sarrasins. Taronas, seigneur d'Épire, vers 1200, est mis aussi en regard de ces événements. Le chapitre entier est consacré à l'élément roumain des Balkans. L'explication du titre impérial des „Asénéides“ est celle que nous avons donnée d'abord dans notre „Geschichte des rumänischen Volkes“. Les études de Hasdeu et de Jean Bogdan sont employées pour exposer la situation des Roumains de Serbie, pâtres, agriculteurs, kervanadschis

(chefs de caravane) et *voivods* (soldats); pour les Roumains de Dalmatie (dans le hinterland de Raguse) un article récent de M. N. Constantinescu (dans le „Prinos N. Iorga“, Craiova 1921).

Tout un chapitre s'occupe ensuite de la vie matérielle et morale des Roumains à l'époque la plus ancienne: la définition de la vie rurale donne la plus riche collection méthodique de termes latins qui eût été présentée jusqu'ici. La remarque que les chefs de l'organisation patriarcale roumaine n'avaient de slave que les noms (*Voevod* pour l'ancien *duce*, duc; mais à côté de *czex* il y a *jude*, juge) est très juste. Il faut remarquer le nom des plus anciens instruments de musique: *fluier* est thrace (l'albanais l'a aussi conservé) et *ceteră* (violon) latin, venant de *cithara*, comme *vioară*, pour le même instrument, de *viola*.

Dans le chapitre sur les Hongrois et les Saxons, la période orthodoxe dans la vie religieuse magyare n'est pas oubliée, avec les quatre carêmes orientaux et le mariage des prêtres au XI-e siècle (p. 117): on se demande si ces pratiques ne lui venaient pas par les Roumains sujets, car les Moraves, sur les ruines de l'État desquels les Hongrois s'étaient établis en Pannonie, étaient de rite latin. L'auteur rappelle que les mots magyars pour païen et Noël (*pogán*, *Karacsón*) sont d'origine roumaine. M. Meteş croit que la chronique du Notaire anonyme n'est pas de l'époque de Béla IV, et en ceci il se trompe: l'aspect de l'État bulgare et des „Valaques“ dans ce récit légendaire la fixent définitivement aux premières années du XIII-e siècle. Ni „les personnes“, ni „les combats“ qu'il raconte ne sont «réels», comme il le croit (p. 118). Comme les Szekler ne sont mentionnés dans aucun document avant le XIII-e siècle, il me paraît impossible de placer leur colonisation, qui est évidemment d'après le système des Chevaliers Teutons, avant cette époque (et pas au XI-e siècle; cf. p. 119). „Sebus“ du privilège d'André II pour les Saxons est sans doute un Sebeş roumain (cf. le Sebeş du Banat, Caransebeş, le Sebeş de Transylvanie: Sebeşul Săsesc, le „petit Sebeş“: Sebeşoara, Segheşoara, Sighişoara; cf. *Schüss-burg* pour les Saxons, *Seg's-vár* pour les Hongrois). Le nom de „Varos“ dans le même privilège pour *Orăştie* (en saxon: *Broos* en hongrois: *Sziszváros*) montre aussi une origine roumaine (cf. *babă-băbătie*)

L'influence des Roumains, comme autochtones, sur la vie populaire des Szekler et des Saxons est aussi admise: les

preuves que nous en avons apportées à plusieurs reprises nous paraissent irréfutables. Le silence des chroniques sur la vie roumaine au moyen-âge s'explique — nous l'avons dit ailleurs — par le fait que les chroniques byzantines les appellent du nom de leurs maîtres (et au XIV^e siècle elles distinguent entre les Tatars païens et les «Tatars chrétiens») Les sources magyares sont tardives et confuses (cf. pp. 124-125). Nous retrouvons tous nos arguments pour la continuité roumaine qui est, logiquement, incontestable (il n'y avait aux XIII^e et XIV^e siècles, quand les chroniques, très amples, ne parlent pas d'un mouvement de migration vers le Nord, aucun motif *intérieur* pour ce mouvement). Constatant aussi que les «juges» des Szekler (szék = tribunal de justice) leur ont donné le nom, M. Meteş identifie les *primores* de ces paysans-*borderers* avec les juges roumains, les *ductores* et *comites* avec les Voévodes (p. 199). Un récent voyage dans le pays des Szekler, me permettant de voir leurs anciennes maisons en bois, de style roumain (les maisons en briques ont le type saxon), n'a fait que consolider mes anciennes opinions sur ce sujet.

Quant aux Hongrois, s'ils donnent des noms tirés de leur langue à la géographie transylvaine, ce sont, dit M. Meteş, souvent des traductions (et j'ajoute des traductions de bureau, comme celle des noms géographiques en vulgaire dans la chancellerie latine de l'Occident). Une de ces traductions confirme mon étymologie de Făgăraş, qui vient de *fağ* (hêtre): en effet en 1223 un acte latin appelle la ville: Nagybük (il aurait fallu Făgaş, mais le mot a un autre sens: «lit d'une rivière», canal habituel; cf. le nom des habitants de Vlădeni — près de Făgăraş—, qui n'est pas Vlădenari, mais bien, par exception: *Vlădăreni*, avec cet «ăr» intercalé).

Dans l'organisation saxonne l'auteur ajoute au *Stuhl* (=szék, județ) et aux *comites*-juges les «anciens» de village prenant part aux jugements (p. 131). Et il cite ces paroles d'un érudit saxon, M. Johann Bendörfer (*Román coláh) elemek az erdélyi szász nyelven*, Budapest 1902): „l'influence de la nation roumaine sur les Saxons se ressent, non seulement dans le costume, mais aussi dans les coutumes, dans la façon de penser, en un mot dans toute la vie populaire, ce qui apparaît par ces mots et ces expressions proverbiales qui ont trait aux habitudes (de famille, de marché,

de commerce), aux occupations (pastorales, élevage des bestiaux, agricoles, dérivés du lait), aux superstitions, etc., et qui trouvent un écho dans la poésie populaire, dans les locutions typiques, dans les incantations, etc.". Les Roumains, de leur côté, n'ont rien pris à leurs voisins de Transylvanie pour nommer les notions essentielles de la vie populaire.

Le dernier chapitre traite des formes politiques au Nord du Danube avant la fondation des Principautés. Quelques observations: il est certain qu'aucun nom géographique sur le territoire roumain ne rappelle l'hégémonie, exercée superficiellement et de loin, des Petchénègues et des Coumans. Les Gagaouzes, Grecs à l'origine, ne sont donc pas descendants de la peuplade coumane. Je doute de l'origine coumane qu'aurait la ville de Caracal (qui se prononce: Caracăl). M. Meteş tient compte du fait qu'aucun État *chrétien* des barbares ne s'est formé en terre roumaine, ce qui aurait eu des conséquences incalculables. Si nous ne croyons pas plus qu'à d'autres théories à celle qui fixerait dans la Vrancea moldave seule la bizarre population des *brodnici*, mentionnée sur ce territoire, au XIII-e siècle, par des actes pontificaux, nous laisserions volontiers de côté les «cnèzes bolochovènes» de Galicie en tant que Roumains et nous ne croirions guère non plus au „brodnic” Ploscănea combattant en 1223 «à côté des Tatars contre les Russes et les Coumans». Et de même pour les Roumains combattant à Halicz en 1231 ou, plus tard, „contre les princes de Volhynie et Mazovie” (p. 139). Sur ce point une étude strictement critique est encore à attendre.

Avec beaucoup de raison M. Meteş aussi relève le fait que l'état où se trouvait en 1247-1251 le territoire sur lequel devait s'étendre bientôt la principauté de Valachie montre déjà un organisme économique et politique complexe. «Il n'y avait donc pas seulement un modeste commencement d'organisation d'un État roumain, mais une ancienne organisation ayant un développement, lent, durable et fort» (p. 142). L'auteur ne s'explique pas les conditions précises dans lesquelles elles ont pu se réunir pour former „la grande souveraineté (*Domnie* en roumain, *dominium* dans le sens de *dominatio*) de tout le pays roumain”. Il attribue cependant—d'après quelle source?—au Voévode olténien Litovoïu une importance politique spéciale, présentant la probabilité—que rien ne vient soutenir—du mariage d'une de ses filles avec le

roi serbe Étienne Milioutine. La partie qu'il aurait occupée au dépens de la Hongrie vers 1270 serait pour nous plutôt le district de Hațeg, et non le Banat même de Severin, dont sa faible puissance était vraisemblablement trop lointaine ¹. Le nom de Tugomir-Tihomir de son contemporain d'Argeș n'est pas rare dans les pays balcaniques au moyen-âge. Sous la forme Tugomir même il apparaît à l'ancienne époque serbe dans „le prêtre de Dioclée“ (*Popa Dukljanina Lětopis*, ed. Crnčić, Kraljevici 1874, p. 40).

Nous avons cherché à montrer plus récemment dans une étude sur les informations des chroniques hongroises relatives à l'histoire des Roumains (notre *Revista istorică*, année 1921) que la grande bataille de 1330 par laquelle Basarab, fils de Tihomir, brisa l'armée d'invasion du roi de Hongrie Charles-Robert n'est pas le commencement d'une « Roumanie » indépendante: l'indépendance existait avant cette époque, car il ne s'agissait ni d'un territoire conquis par les rois voisins, ni d'un fief cédé à un vassal, seules conditions dans lesquelles aurait pu s'établir un régime de suzeraineté; des relations de tribut existaient sans une pareille dépendance entre les couronnes indépendantes de Bohême et de Pologne; le fait d'entretenir à la Cour d'un prince voisin, à ses propres frais, un fils qui aurait servi même comme otage (Basarab l'avait promis au roi avant la rencontre) n'a pas non plus un sens de vassalité: Charles IV, futur roi de Bohême et empereur, avait été nourri à la Cour de France. M. Meteș admet, du reste, notre opinion que la souveraineté était comprise dans ce titre même de « domn » — impérial dans le sens romain — que portait la dynastie d'Argeș; quant à son État territorial et national, il appartenait, par opposition aux formations slaves d'outre-Danube, fatalement moyen-âgeuses, aux créations simplement et nettement modernes.

Dans le même chapitre on trouvera un groupement utile de toutes les notices que nous avons jusqu'ici sur le système de jugement et les conditions fiscales des Roumains soumis à la Couronne de S. Étienne au moyen-âge (pp. 148-159): c'est un exposé tout nouveau de leur vie intérieure. On peut constater par les devoirs auxquels ils sont soumis les revenus importants des Voévodes roumains au XIV-e et XV-e siècles. Sous Char-

¹ De graves fautes d'impression doivent être corrigées à la page 143.

les-Robert seulement les „iobagiones» de Transylvanie, jadis défenseurs des châteaux autour desquels ils habitaient, furent empêchés de quitter la glèbe, tout en étant accablés de nouveaux impôts (pp. 160-161). Élevés dans un milieu catholique, de croisade, étrangers aux ménagements employés traditionnellement par les Arpadiens, leurs prélécesseurs, les Angevins ajoutèrent la persécution contre la vieille orthodoxie. Ce fut l'origine d'une petite noblesse roumaine, de *milites* convertis à la foi latine (pp. 165-166).

M. Meteş finit par une reconnaissante et euthouisiaste appréciation du rôle que les pays roumains libres eurent dès cette époque et conservèrent jusqu'à la réalisation de l'unité nationale à l'égard des frères d'outre-monts, asservis.

La distribution des matières est naturelle et facile à saisir. L'ouvrage donne une idée exacte de l'état actuel des connaissances, dans une forme parfaitement claire.

N. Iorga

* * *

Godichnic na narodnina Mouzėi za 1921 god (Annuaire du Musée National de Sofia, 1921), Sofia 1922.

Ce volume, d'une belle exécution graphique, contient d'abord un compte-rendu de l'état et des travaux du Musée (il vient d'acquérir entre autres une monnaie d'argent du roi thrace Seuthès III et une autre, de bronze, du roi Cavarus). Suit une étude, très étendue et richement illustrée, sur le village d'Arbanasi ou Arvanitochori près de Trnovo, riche relai des postes impériales ottomanes, centre de commerce pour les négociants balkaniques de toute nation, qui y avaient de belles demeures et cinq églises dont les détails ont été donnés dans l'«Histoire de l'art bulgare» par M. Filov, et, enfin, surtout au XVIII^e siècle, place de refuge et d'exil pour des boïars valaques appartenant aux meilleurs familles, comme les Cantacuzène, les Filipescu, les Brâncoveanu, mais non les Triandafil et les Brătianu (voy. cette même revue, année 1921, pp. 57-58). L'auteur de l'article, M. André Protitsch, donne des vues d'églises (carrées, sans ornements extérieurs), de maisons (à deux étages, dont le premier seul orné de fenêtres grillées, parfois balcons de bois), de logis turcs en bois. L'arrangement intérieur est turc, les beaux plafonds en bois sculpté se retrouvent dans telles vieilles

les maisons roumaines, comme celle où est logé le modeste Musée de la ville de Ploiești et du district de Prahova (on y rencontre aussi les mêmes ornements en stuc des murs), même de Bucarest (p. 54). Des vues parallèles, d'Ochrida, d'Albanie, sont mises en regard. Les caves (voy. p. 41) ferment par les mêmes portes que dans nos maisons (celle que je possède moi-même, à Vălenii-de-Munte). Les portes en bois plaqué sont très belles.

Le second article (par M. Cr. Miatev) s'occupe des «croix de Palestine en Bulgarie» (de bronze; plus de quarante exemplaires au Musée de Sofia; elles doivent être de fabrication assez récente).

M. A. N. Grabev traite d'inscriptions trouvées dans l'église — détruite dans sa plus grande partie par un tremblement de terre en 1913 — des quarante martyrs à Trnovo (du XIII-e siècle; bâtie sous le Tzar Jean Assan; l'inscription dédicatrice, p. 90 note 2: le fondateur s'intitule, sans aucune mention des Rhomées: „Jean Asean, dans Christ Dieu fidèle Tzar et autocrate des Bulgares, fils de l'ancien Tzar Asean“). L'article est accompagné de la reproduction de quelques figures à la détrempe, assez médiocres et très mal conservées, mais qui offrent un réel intérêt au point de vue iconographique (Ste Anne et Ste Élisabeth tiennent l'enfant Jésus sur le bras) et présentant sous le rapport du coloris des phénomènes du siècle suivant. Mais c'est bien exagérer que de prétendre que ces peintures peuvent servir à «indiquer l'existence d'une tradition balcanique précédant l'épanouissement du XIV-e siècle» (p. 112).

M. Mouchanov classe et explique des monnaies bulgares de différentes époques. *Les monnaies de la première dynastie n'existent pas*: la bulle de Boris-Michel, trouvée près de Varna, est en plomb. Puis on a, grâce à la découverte de M. Schlumberger (*Revue archéologique*, I, 1877, p. 173 et suiv.), celle, en or, à inscription grecque, du «stratélate» de Sirmium, sous le Tzar Samuel, Zerbon (XI-e siècle, celle, très belle, de Jean Assan, ou de Brilá, mettant à côté du Tzar S. Georges armé et le Christ au revers) celle d'Irène et de Michel (fin du XIII-e siècle), celle de Michel Assan seul (en face: celle d'Étienne Ouroch, le roi serbe, à la même figure trônant, d'un côté, et, de l'autre, deux figures autour de l'arbre habituel). La monnaie de Constantin

Assan a la tête du Christ et sur le revers une curieuse figure, très bien exécutée, de chevalier à la manière de l'Occident (d'autres, du même, ont la simple croix ou le Christ et l'empereur siégeant ou en pied). Constantin Assan paraît aussi à côté de Michel. Dans la monnaie, contemporaine, de Michel Paléologue la Vierge alterne avec deux figures dont l'une gracieusement penchée sur l'autre ; dans celle de son successeur, Andronic, le Christ pose sa main, bénissante, sur la tête de l'empereur. Le chevalier réapparaît, d'une exécution très barbare, et, de l'autre côté, la croix elle-même est difforme, dans la monnaie du Tzar de transition usurpatrice Théodore Svétoslav, qui en a d'autres, le représentant sur le trône, d'un beaucoup meilleur caractère : le no. 97 le représente à côté de son associé, bientôt son successeur, Georges Tertérii, le Couman de Vidin. Michel Chichmane a le chevalier, lourd, grossier et le Christ en gloire ; une autre monnaie, du même, a sur le revers un *cht* (ou *ch* ?), premières lettres du nom de son fils et associé Étienne (?). Le même Tzar apparaît d'un côté d'après la tradition et de l'autre en chevalier au heaume occidental. Trois lettres initiales le désignent sur un autre type, plus simple. Chose curieuse, il fait battre, d'après l'exemple de Tertérii (qui a sur l'avvers un *T*), l'aigle byzantine, à deux têtes. Alexandre et Michel, son fils, accouplant leurs deux figures, ont, de l'autre côté, le Christ traditionnel ou la répétition des initiales de Chichmane, puis le monogramme d'Alexandre (fig. 109-110, 115-117). Une fois le cavalier réapparaît. Strachimir de Vidin oppose sa figure à celle du Christ ; une fois, à la place du Christ, on a mis une espèce de heaume tel qu'on le voit dans les monnaies, contemporaines, de Valachie. Il en a pourtant la croix seule et le monogramme. Son fils couronné, Constantin, apparaît à côté de lui. Bizarrement coiffé, son frère de Trnovo, Chichmane, a sur le revers l'image de la Vierge présentant Jésus. La numismatique bulgare finit par des monnaies très simples ayant le *ch* initial, le monogramme de „Tzar“ ou bien les deux réunis, d'un côté, et, de l'autre, le lion de Bulgarie, remplaçant l'ancienne aigle byzantine.

M. G. Kazarov décrit quelques objets néolithiques et antiques conservées à Lovetsch, l'ancienne Melta, dont partait la route vers Nicopolis sur le Danube.

Plus étendue et fort intéressante est la communication de M.

R. Popov sur des matériaux préhistoriques appartenant à l'époque de Hallstadt et de La Tène : vases, spirales de bronze, fibules de formes variées (même en argent), des bâtons de bronze (fig. 140, 144) ressemblant étonnement à ceux que les bergers des Carpathes et des Balcans sculptent en bois, armes (flèches et épées), ustensiles en fer, un chapeau de fer, des éperons, des boucliers. Sur un vase il y a la représentation bizarre (fig. 181) d'un chien aboyant : le trait est hardi et l'expression très bien rendue. Une partie de ces objets viennent de Téfik-bey, tscihlic près de Sérès, où ils ont été trouvés par des soldats en 1918, ou bien de la région de Stanimaka, de celle de Biéla-Slatina.

M. Filov expose les découvertes faites dans l'église, métropolitaine au XV-e siècle, de S. Georges le Nouveau à Sofia, ancien bain romain de Serdica ; des fresques ont été trouvées dans la coupole, portant des inscriptions grecques et slaves. C'est bien, entendu, un édifice central, auquel on a ajouté gauchement un péristyle à colonnes en bois. On a découvert tout l'hypocauste de l'ancienne bâtisse.

D'autres monuments anciens sont publiés et décrits par M. Velcov : beaucoup de marbres, avec le héros thrace le plus souvent, quelques bronzes. Certaines pièces ont été trouvées à Bessara.

M. N. Petcov expose des „impressions“ de tissus préhistoriques sur des vases, M. R. Popov le résultat de fouilles faites dans des tumuli. Il signale des „monuments mégalithiques“ près d'Aboba.

M. Miätev donne des contributions archéologiques tirées de la mosquée d'icht man (ancienne église chrétienne), des monuments de Vidin (une église rénovée en 7141. 1632-3, avec une inscription roumaine de 1796 : *Nicolae, Anisia, Grigorie, Ionă*, église de Guiguen sur le Danube, etc.). D'autres notices pareilles, par M. Graber, suivent (Kustendil : plusieurs églises, importantes, etc.). — Enfin un inventaire de monnaies anciennes et du moyen-âge.

Une bonne table finit ces précieuses contributions à la connaissance des Balcans.

N. Iorga

* * *

A. Cartellieri, *Grundüge der Weltgeschichte*, 2-e édition, Leipzig 1922.

Dans la préface à cette seconde édition, plus augmentée

que revue, l'auteur accentue et précise son dessein d'étudier les rapports de forces, les «*Machtverhältnisse*», dans l'histoire universelle. Sa conception dynamique—on pourrait même dire : mécanique —, de l'histoire semble lui faire concevoir l'établissement d'une nouvelle science, dont le nom significatif serait la «*Machtwissenschaft*», la science de la force. Il reprend cette fois de plus haut le récit des événements; le premier chapitre fait défiler devant nous les grands Empires de l'Orient (Égypte, Assyrie, Chaldée, Perse) dans leurs mouvements de conquête et leurs tendances successives d'hégémonie. Au commencement du second, le contraste classique entre la liberté ionienne et le despotisme asiatique est brièvement marqué. L'on admet toutefois (p. 21) que dans certaines périodes l'équilibre des États peut assurer le bien des peuples, alors qu'à d'autres époques leur salut est un empire mondial (*Weltreich*). Ces deux formes peuvent, à tour de rôle, favoriser le développement des valeurs intellectuelles et morales de la civilisation, „et c'est là qu'est le progrès de l'humanité“. De la part de l'historien qui inscrit en tête de son livre l'axiome que la force règne sur le monde, l'aveu est à retenir.

L'importance de l'époque hellénistique, issue des conquêtes d'Alexandre, ressort de l'influence qu'elle a exercée sur l'avenir du monde civilisé, romain et chrétien. L'histoire de l'Empire romain occupe le troisième chapitre. Ici encore, la préoccupation évidente de l'auteur est de montrer les grandes puissances extérieures, les États antiques en lutte; et la chute de l'Empire, expliquée uniquement par la désorganisation militaire et politique et le choc incessant des guerres germaniques et sassanides, ne satisfait pas entièrement la recherche des causes plus lointaines qui ont pu déterminer ce grand événement historique. M. Cartellieri est cependant bien plus perspicace dans sa définition des résultats et des effets de la domination romaine: «Comment pourrait-on comprendre les Papes», écrit-il, «sans connaître les empereurs?» (p. 58).

Ce qui suit a déjà paru dans la première édition de 1919, qui a, depuis, fait l'objet d'une critique approfondie de M. Iorga (*Revista Istorică*, V, p. 201-216), dont il est regrettable qu'il n'ait point paru jusqu'ici de traduction allemande ou française; sans doute M. Cartellieri ignore-t-il les objections fondamentales aux-

quelles son travail a donné lieu. Nous nous bornerons à ajouter aux observations de principe, aux aperçus d'ensemble de M. Iorga quelques remarques supplémentaires sur les chapitres relatifs au Moyen-Âge de l'historien allemand.

Une première constatation s'impose : ce que l'auteur nous présente n'est pas seulement un histoire universelle „à tendance allemande“, c'est en même temps une histoire universelle limitée—dans la période médiévale—à l'Europe du Centre et de l'Ouest. Sans ignorer le monde byzantin et oriental. M. Cartellieri lui attribue une part bien réduite dans son exposé si large. Le jugement bref — trop bref — qu'il porte sur l'Empire byzantin (p. 149), en guise d'oraison funèbre, est quelque peu injuste ; il semble dériver en droite ligne d'une conception vieillie que nous pouvions croire à bon droit disparue. Il y a eu dans l'existence millénaire de l'Empire d'Orient autre chose que de l'« imitation » et qu'une « civilisation sénile » ; l'auteur n'aurait-il pas compris suffisamment l'importance mondiale de Byzance, son grand rôle de défense et de transition, tout à la fois, aux portes de l'Orient ? La bibliographie qui termine le volume présente, du reste, la même lacune inexplicable (pp. 240-253).

Il semble que ce qui ne concerne pas directement, dans la vie d'une nation, la puissance de l'État et sa capacité toute matérielle d'expansion militaire et politique n'intéresse qu'en une faible mesure l'auteur ; les tyrans italiens, protecteurs des lettres et des arts de la Renaissance, lui paraissent des „Kraftmenschen“ surfaits (p. 141). Leur précurseur, l'empereur Frédéric II, n'est pas mieux traité (p. 127) ; le réformateur administratif, le souverain absolu qui eut comme chancelier Pierre de la Vigne, méritait cependant plus de considération, même au point de vue exclusif de la „Machtwissenschaft“.

L'auteur écrit plus loin (p. 193), en mentionnant le développement qu'aurait pris la littérature classique allemande après la paix de Bâle (1795), qui amoindrissait le territoire de l'Empire : « aucun gain de l'esprit (*kultureller Gewinn*) ne saurait compenser les pertes de l'État ». L'esprit allemand aurait eu à l'extérieur une bien plus grande influence, s'il avait été appuyé par un État fortement organisé, comme celui de Louis XIV, qui a contribué à répandre en Europe la civilisation française. Assurément la France du Roi Soleil a connu à la fois l'hégémonie

politique et le triomphe des lettres ; mais le succès des armes était-il une condition indispensable à la création artistique ?

Voilà justement où M. Cartellieri semble se tromper. La France de Napoléon I-er, parvenue de victoire en victoire au summum de son expansion impérialiste, a-t-elle réussi à produire et à favoriser, dans ses casernes universitaires, quelque grand courant littéraire ou artistique ? Au Moyen-Âge, le XI-e siècle et le commencement du XII-e ont marqué, pour les pays de langue romane, le point culminant de l'«anarchie» féodale; ce fut pourtant la grande époque des chansons de geste et des premières croisades. Ce n'est certainement pas l'État français qui est responsable des «Gesta Dei per Francos». Dans le passé même de sa nation, où il cherche partout les exemples d'énergie débordante et de rayonnement au dehors, l'auteur n'insiste pas assez sur le grand effort de l'Allemagne du XIV-e siècle, dont l'initiative conquérante a colonisé la Prusse, dont les maîtres d'œuvres ont travaillé partout, aux églises scandinaves et aux cathédrales de Pologne et de Hongrie. Au moment où l'Empire était en pleine désagrégation politique, des marchands hardis ont promené le pavillon de la Hanse à travers toutes les mers du Nord, des colons allemands ont exploité et mis en valeur les mines d'or de Transylvanie et de Serbie. C'est là une manifestation certaine de la vitalité et de l'instinct national de ce peuple qui n'avait guère fait que porter jusque-là le poids des grandes organisations internationales, des grandes entreprises de domination universelle de l'Église et de l'Empire.

Ces quelques exemples peuvent suffire à démontrer que le point de vue étroit de la grandeur et de la décadence de l'impérialisme dans l'histoire ne saurait retracer l'ensemble de l'évolution humaine. Ce qui échappe à cette conception, c'est, comme l'a dit M. Iorga, «cette vie spirituelle de laquelle découlent les faits»; il y a d'autres forces dans le monde que celles qui rétrécissent ou élargissent les frontières des États, d'autres facteurs que ceux purement matériels du militarisme dominateur. C'est de ces puissances impondérables que l'Allemagne d'aujourd'hui, écrasée sous les débris d'une formidable organisation de conquête, doit attendre son salut, et non pas — quoi qu'en dise M. Cartellieri — de l'enivrement orgueilleux de la force qui a conduit l'Empire à sa ruine.

G. J. Brătianu

* * *

Coriolan Petranu, *Museele din Transilvania, Banat, Crişana şi Maramureş, trecutul, prezentul şi administrarea lor* (avec un large résumé en français), Bucarest 1922.

L'auteur, qui a publié en 1921 un important ouvrage en allemand sur la théorie de l'art, donne aujourd'hui une contribution des plus précieuses pour la connaissance des trésors d'art de l'Europe orientale. Après une introduction générale sur l'origine et le caractère général des Musées, M. Petranu expose ce que contient la Transylvanie (un travail similaire devrait être fait pour la Bucovine, la Bessarabie et l'«Ancien Royaume» roumain). Les collections du baron Bruckenthal à Sibiiu-Hermannstadt (avec des van Eyck, des Memling, des Teniers, des Breughel, des Lorenzo Lotto, des Bassano, des Canaletto et une riche bibliothèque du XVIII-e siècle) sont plus anciennes; vient presque en même ligne le Batthyaneum à Alba-Iulia (Karisburg, Gyulaféhérvár), fondation de l'évêque transylvain Batthyányi. Le Musée Transylvain de Cluj (Kolozsvár, Klausenburg), ceux de S. Gheorghe (Szepsi Szt.-György) et de Târgu-Mureşului (Maros-Vasarhely) sont dus à l'activité de sociétés privées, aidées par l'État magyar. Le Musée roumain de Sibiiu est la propriété de l'«Association pour la langue et littérature roumaines». Celui des Saxons à Braşov (Kronstadt, Brassó) témoigne du zèle d'un ethnographe, très distingué, M. Julius Teutsch. Des Musées spéciaux ont été consacrés à Cluj et à Arad aux souvenirs de la révolution magyare de 1848. Pour le Banat on a à Timişoara (Temesvár) une grande collection relative à cette seule province. Une partie des souvenirs romains est réunie dans un Musée séparé à Alba-Iulia. D'autres sont déposés à Deva (restes du temple de Mithras à Sarmisagéthousa). Il ne faut pas négliger non plus les collections du collège Bethlen à Aiud (Nagy-Enyed), ni les tableaux (parfois douteux) de Luni et de Lucas Cranach à Oradea-Mare (Nagy-Varád, Gross-Wardein). Des armes anciennes sont conservées dans le Musée municipal de Sibiiu, des pièces ethnographiques dans la Maison corvinienne de Cluj et dans le Musée de Baia-Mare (Nagy-Banya). Sighişoara (Schässburg) a aussi toute une riche collection de caractère mixte (patène motive de l'époque préhistorique, p. 149), Gherla (Szamos-Ujvár) une autre d'objets arméniens. Certains châteaux-palais ont été transformés aussi en musées.

En fait de bibliothèques, celle de Musée transylvain a 179.000 volumes, celle de l'Université de Cluj presque le même chiffre, la bibliothèque Bruckenthal 127.000. Ajoutons que des éditions françaises très rares sont conservées dans celle du Musée d'Arad.

L'ouvrage donne d'assez bonnes reproductions (Vénus de Turda, Vénus d'Apulum, trésor d'objets scytho-helléniques d'Apahida, peintures d'autel saxonnnes, tableaux de maîtres, vases pré-mycéniens d'Ariuşd, pages du «Codex aureus», carolingien, d'Alba-Iulia, de l'Évangile de S. Gall, conservé dans la même bibliothèque).

L'auteur signale les objets concernant les pays roumains se trouvant au Musée National de Budapest (collections préhistoriques de Pecica, d'Otlaca, Bria, Percei, de Şimiău, pièces trouvées dans les tombeaux d'Oradea-Mare, «trésors» de Sighişoara et d'Aiud et „la selle d'ivoire du prince Vlad Dracul”) (p. 190).

Dans ses conclusions finales, M. Petranu constate que, si de nombreux objets ont été transportés pendant la guerre à Budapest, rien n'a été détruit, par ce qu' une certaine science officielle magyare veut bien intituler «l'invasion valaque».

* * *

N. I.

Delegation of Hungary, *Origine of Transylvanian place-names*, s. a et l.

C'est plutôt à titre de document psychologique que nous signalons ici ce mémoire de la Délégation hongroise à la Conférence de Versailles.

En bons patriotes magyars, les philologues de ladite Délégation ont eu à cœur de faire disparaître toute trace «valaque» de la Transylvanie.

Aussi ont-ils pris à tâche de prouver qu'à peu d'exceptions près il n'y a pas de noms topiques transylvains dont l'origine puisse être roumaine.

Dès lors, — et on se demande s'il y a lieu de s'en étonner! — des noms foncièrement et exclusivement roumains comme : *Şesuri* (pl. *şes* = lat. *sessum*), *Furcşoara* (dim. de *furcă* = lat. *furca*), *Tomnatec* (de *toamnă* = lat. *autumnus*), *Tătăreşti*, *Tomeşti* (dérivés de *Tătaru*, *Toma* par le suffixe toponymique par excellence du roumain, *-eşti*) etc., etc., doivent bien agréer la naturalisation hongroise,

Là où le hongrois ne peut pas fournir l'«explication» voulue, ce sera le tour du slave.

Le lexique slave doit être bien surpris de voir entrer des intrus qu'il n'a jamais connus, — puisqu'ils appartiennent en propre au vocabulaire roumain —, tels que : *Găinari* (de *găină*, lat. *galin*), *Sărată* (de *sare*, lat. *salem*), *Mărgineni* (de *mărgine*, lat. *marginem*), *Merișor* (de *măr*, lat. *malum*), *Pietros*, *Pietriș* (de *piatră*, lat. *petra*), *Scărișoara* (de *scară*, lat. *scalam*), *Dumitra*, *Dumitrița*, *Petrești* (de «Démètre», «Pierre»). et ainsi de suite... Même un *Noișteat*, évidemment de l'allemand. *Neustadt*, «Villeneuve», est condamné à être slave, de peur de lui arrivera d'être roumain ! Et nous ne parlons pas d'une foule de noms dont les radicaux, malgré leur étymologie slave, sont des appellatifs roumains datant depuis les origines mêmes de notre langue et dont les terminaisons sont tout ce qui existe de plus familier au roumain : *Straja*, *Prisaca*, *Poiana*, *Ocnîșoara*... «Traîtres mots», à la vérité, que tout cela ; cela doit être slave : c'est la punition qu'on leur inflige pour avoir manqué au patriotique devoir d'être magyars.

V. Bogrea.

* * *

Louis Roussel, *Karagheuz ou un théâtre d'ombres à Athènes* 2 vol., Athènes 1921.

Ce fut par un voyageur français du XVII^e siècle, Thevenot, que l'Occident prit connaissance de l'existence du «karagoeuz» et c'est encore grâce à des relations de voyage françaises, telles que celle de Rolland, en 1854, ou celle de Gérard de Nerval, en 1862 (M. H. Reich, *Der Mimus*, I², p. 619, note 1, en donne toute une bibliographie), que l'on parvint à le mieux connaître.

Cette survivance ou, plutôt, ce successeur du *μῖμος γελοῖων* hellénistique des Byzantins, qu'il continue, malgré son allure asiatique,—au même titre que son équivalent occidental, «Poli-chinelle», continue, à travers la *commedia dell'arte* italienne, les Atellanes italiques¹—, méritait bien une étude plus attentive

¹ L'origine et, pour mieux dire, la paternité osque des Atellanes a été, dernièrement, révoquée en doute, par M. E. Kalinka (*Die Heimat der Atellanen*, dans la „Philologische Wochenschrift“ du 17 juin 1922, col. 571 et suiv.), en faveur des Étrusques,

et approfondie : c'est encore un Français, ancien membre de l'École d'Athènes et professeur à l'Institut Supérieur annexé à cette même École, qui nous la donne.

M. Roussel s'occupe, à proprement parler, de la version néogrecque du „karagueuz“; mais, quoique laissant de côté toute comparaison érudite avec l'original turc et se résignant, sagement, à une méthode descriptive, il arrive à des conclusions intéressantes pour tout ce qui touche au caractère du *mimus*.

„Une pièce de karagueuz“, écrit-il, „est moins une comédie qu'une sorte d'opéra-comique, d'un type bien particulier d'ailleurs. La musique y tient une grande place“ (p. 17).

Le texte même du «karagueuz» grec, écrit sous la dictée du meilleur interprète qu'on trouve à Athènes, M. Antoine Mollas, est suivi d'une traduction française de M. Roussel et de l'analyse, en français, de vingt-huit autres farces se rapportant au même cycle. Le tout est accompagné d'un lexique renfermant les termes et les formes remarquables contenus dans l'ensemble des pièces (pp. 56-96 du II-e tome).

Alevuar, „au revoir“, sinon *alevruar* (par allusion à ἀλεύρι, «farine», p. 57), appartient aussi au vocabulaire des faubourgs roumains. Dans ἀφεντομουσουνάρα (p. 59) se mêle, à côté de ἀφέντης, „seigneur“, et μουτσουνάρα, „grand museau“, quelque chose comme le roumain *musù musiu* = fr. *Monsieur*. Γομάρι (p. 62), c'est plutôt «âne» (cf. roum. *măgar*) que „mulet“. Pour κόντρα-βλάκας, «contre-idiote», κόντρα-βλακία „archi-sotise“ (p. 69), on pourrait comparer *contresens*, à moins que ce ne soit là une corruption de χοντρο-(κέφαλος). Κουβέντα, «parole» (p. 70), est roumain : *cuvânt*, idem, de même que λάγια λγιαρνί : *laie* (oie), *laiu* (miel) (p. 71). On ne saurait, en échange, préciser l'original roumain de ce μπλαστάρρα (ή), que M. R. qualifie de «mot vlaque» (p. 76), sans en donner la signification : est-ce *vlăstar(e)*, «sarmant, rejeton» (= ngr *εαστάρι*), ou bien un *blastar*, non attesté, dont on connaît le dérivé dialectal *blăstăresc*, «je frappe, je bats» (cf. *băstări*, «estropier à force de coups», dans la revue „Ioan Creangă“, IV, p. 388)? Pour πολετώ (p. 83), comme pour ἔς πολλὰ ἔτη cf. roum., *multănesc*, de **mult(i)ănesc* = souhaiter «mulți ani» (*multos annos*). Φίφτω-τού, „il est que se donnaient, vers 1909, les soi-disant cinquante-deux élégants d'Athènes“ (p. 93), évidemment l'anglais *fifty-two*, forme un

pendant an ugr. είναι από τους άλλους μπές (faire partie des soixante-cinq (par allusion semble-t-il, à une division de janissaires) (voy. Miklosich *Die türkischen Elemente*, 1^a, p. 75), cf. aussi: *otuz bech (kalem)*, «trente-cinq (plume)» (voy. la revue «Ioan Neculce», I, p. 237). A signaler χορά (pour χορός), «danse», «mot à peine connu» (p. 95), en roumain: *horă* (même sens).

Je ne sais pas ce qu'il y a d'authentique dans les inflexions roumaines de la voix de M. Mollas jouant le rôle du «Vlaque Barba-Georghos», dont M. Roussel vante la «vérité scientifique» (p. 19), et, à voir le critérium de l'auteur («le Vlaque inflige aux voyelles toniques la différenciation [ex.: *e = éê*], qui caractérise précisément les parlers roumains»), je crois même qu'il est permis d'en douter. Du reste, en fait d'interprétation théâtrale, ce n'est guère la vérité scientifique qu'on doit rechercher mais bien l'illusion artistique, qui repose, après tout, sur des «conventions». Et, par ses diminutifs en -έλι reconnus comme roumains (p. 64), autant que par la nature même de ses propos de berger lourd et naïf, le personnage «vlaque» se trouve suffisamment contourné.

Sur les reflets roumains du «karagueuz» turc, on peut consulter surtout: L. Şameanu, *Influența orientală asupra limbii și culturii române*, I (Introduction), pp. cxx et suiv., cxxx et suiv. (§§ 43, 46), en y ajoutant, comme supplément bibliographique, l'article de M. T. Iordănescu: «De unde ni-a venit jocul păpușilor?» (dans les *Convorbiri Literare*, année 1907, p. 530) et les passages qui s'y rapportent dans les livres de feu Olănescu et de Burada sur l'histoire du théâtre roumain.

V. Bogrea.

* * *

Athanassios (*sic*) Buturas, *Neugriechische Spottnamen und Schimpfwörter* (dans la «Zeitschrift des Vereins für Volkskunde» de Berlin, année 1914, pp. 162-175).

L'étude de M. Boutouras continue, en quelque sorte, pour le grec moderne, les recherches de feu Sp. Lampros sur les εθνικά ὄβρις chez les Grecs anciens et les Byzantins.

Ανατολίτης, «l'Oriental de l'Asie-Mineure», équivaut à «bête», surtout dans la locution 'Ανατολίκο ὄβριο, «orientalischer Dummkopf», lt.: «poule d'Anatolie», ce qui n'est pas le cas pour notre *găină nadeleancă* (dans les devinettes: *natalița*, par con-

tamination avec *Natalița*, diminutif hypocoristique de *Natalie*), mais bien pour le roum. *nadol*, «Oriental», désignant spécialement «le mercenaire turc» et joignant à l'acception de «vaillant» celle d'une épithète satyrique à l'adresse des Bulgares et des Serbes¹ (voy. Ciobanu-Plenița, *Cuvîntări adînci*, p. 316)¹. Le terme se retrouve aujourd'hui dans la chanson populaire, où l'on rencontre également *Nadolie*, au sens de „pays désert et lointain” (Pâsculescu, *Literatură populară romînă*, pp. 152, 168, 176).

Χαλντομπης, «Dummkopf», n'existe pas, que je sache, en roumain; ou en connaît cependant le synonyme δουδούμης, comme nom de famille (*Dudumi*) et, chez les Tziganes de Transylvanie (voy. Wiislocki, p. 84), même comme appellatif: *dudomi*, «courage», dans l'acception originaire d'où dérive le sens figuré de «bête»².

¹ Il est pourtant juste de remarquer que Miklosich (Etym. Wb., 41) range le bulg. *nadolja* parmi les dérivés de *ndolėti, odolėti*, „überwinden”, et que *găină nadoleancă* se dit aussi, dans certaines localités de la Moldavie septentrionale: *găină oboleană*. C'est à la même souche que se rattache, notamment, le nom de plante roum. *odolean*, *Valeriana officinalis* (cf. Cihac).

² La métaphore se retrouve un peu partout et toujours: dans la vieux-grec *κολοκύντη* (τὴν κεφαλὴν ἔχει ὅσων κολοκύντην, dit Hermippe, apud Meineke, II, 415; cf. Ἀποκολοκύντωσις, avec les remarques de Bücheler) ou le latin *curcubita* (*curcubitae caput non habemus*, déclare Apulée, *Métam.*, I, 15; cf. Juvénal, XIV, 56, aussi bien que dans le néo-grec ἐσὸς κολοκύνθη = φάβια, φλαβί (voy. Νεοελλ. Ἀνάλεκτα, 1871, p. 342; cf. N. Bănescu. *Un poème grec-vulgaire*, p. 27: τὸ κεφάλι εὐκαίρον ὅσων τζουκάλι, dans l'it. *zucca, zuccone, capozucca* (cf. *aver sale in zucca*), le fr. *gourde* (du lat. *curcubita*), le languedocien *tüko* („Kürbis” et „Kopf”, selon Meyer-Lübke, no. 9021) ou le gascon (pour *zük*, „Hügel”, cf. aussi roum. *tigvă. tiv, curcubetă*, „colline”: ce dernier, mal compris par Odobescu, *Pseudokynégétikos*, X), dans l'alle. *Kürbiskopf* ou l'angl. *pumpkin-headed*, magy. *tök-fej*, turc *basi-qabaq*, „chauve”, litt.: „tête-courge” (Kieffer-Bianchi, II, 433; cf. *Prusnagluca*, „imbécile”, propr.: „tête-chauve”, malgré Jireček), serbo-croate *lubanja*, „Schädel” (cf. rom. *lubeniță*, „melon d'eau”) et surtout *tikvan*, „Dummkopf”, de *tikva*, „courge” (cf. russ. *tikva*, „Kürbis; Dummkopf”), de même que le roum. *tivă, tivă-joală, tivă-seacă* (Candrea, *Poreclele la Romîni*, p. 41), avec ses synonymes (voyez-les dans Panțu, *Plantele*, p. 299, en y ajoutant: *curcubezle*, = *curcubetiță* de D. Sestini, p. 13, et *hergany*, de l'Anonyme du Banat, éd. Crețu, p. 342, entre autres: *bostan doleac, curcubetă* (en mr. *cucurbită, cucurbitan*, dans *Dalametra*) cf. p. ex.: la revue „Ion Creangă”, I, 48 („curcubătă” = tête), ou la collection de textes populaires „Graiul nostru”, I, 502 „troagă” = idem); de même,

L'épithète des Arméniens, *μποᾶδες*, en roum. : *boccii*, ne signifie, toutefois, pas : «Mistesser» (p. 164), mais bien : «vidangeurs» ; elle repose, paraît-il, sur ce fait que les vidangeurs de Constantinople ottomane étaient pour la plupart des Arméniens (voy. Kieffer-Bianchi, I, 244). 'Αρμένικη βίζιτα, «visite longue et ennuyeuse» (ibid.) correspond de tout point à notre *visita armenescă*, et le dicton : «Mange chez le Juif et couche chez l'Arménien» se retrouve également chez nous. Il n'en est pas de même du sobriquet *πεπέρις*, «Pfefferbaumfrüchte», dont on affable les Arméniens en Grèce, en souvenir de leur conduite pendant la révolution de 1821 (ils arboraient, prétend-on, au fez un grain de poivre, afin que les Turcs les puissent distinguer des Grecs, grâce à cette sorte de «iéhoudané») : l'épithète est inconnue chez les Roumains et on voit mal quel rapport pourrait bien exister entre elle et la peuplade monténégrine des *Pipéri* (cf. Polivka, dans la même «Zeitschrift», année 1913, p. 310). On emploie, en échange, chez nous, à côté de *Arie spurcată*, «Arien impur» : *Arțibur*, du ngr. ἀρτσιβοβριος, ἀρτσιβοβραι¹. «j'ûne des Arméniens pendant la semaine devant la septuagésime» (Contopoulos), «l'ante-penultima settimana dinanzi la quaresima di Pascha de' Greci, nella quale mangiano essi carne ogni dì» (Somavera), lui même reposant sur l'arm. *aratchavork*. et c'est, selon toute vraisemblance, à la même source qu'on doit rapporter le roum. *harți*, *arți*, «semaines pendant lesquelles il est permis de faire gras le mer redi et le vendredi» (Acad.), „certa tempora, quibus Orientalis Ecclesiae addicti

en mr. (Dalamatra) : *citură*, „caboché“, propr^t : „citrouille“. La base de la métaphore est, évidemment, l'idée de „creux, vide“ (extérieur ou intérieur : *vacuum cerebro caput hoc ventosa cucurbita*. constate Juvénal, l. c.) et, étant donné le sens de „gourge, courde, calebasse“, la filiation sémantique apparaît comme parfaitement identique à celle du fr *tête* (roum. *țeastă*) par rapport au lat. *testa*, „lagena“, ou du roum *devlă*, „tête“ (péjoratif), par rapport au bulg. *delva*, „cruche“ (du turc-arabe *delva*, „seau“) ; cf. aussi l'italien *cocuzzo*, „parte superiore del capo“, par comparaison avec *coezza* = *zucca*. L'emploi de la *cucurbita* (le fragment bodléyen de Juvénal porte même : *colocyntha*) „matellae loco“, dans les salles de bain des Romains (cf. ci-dessus : ngr. *τσουκάλι* de *zucca*, sinon roum. *cumar*, ngr. *κουκουμάρι*, lat. *cucurbita-cucumis*), y est aussi pour quelque chose.

¹ De là aussi le macédo-roum. *arțivurți*, „espèce de champignons“ (Dalamatra, *Dicț. macedo-român*, p. 27)

absque dierum discrimine carnibus vescuntur" (Lexique de Bude, s. v. *hirci*), bien plus qu'au ruthène *harč*, „Kost“, *harčuvati*, «beköstigen» (Popowicz), ou au ngr.-pop. ἀρτυμί, „action de faire gras" (Contopoulos), ἀρτώνω, ἀρτόζω, «servir de gras»; Byzantios), «rompre le carême» (Pasow), „wärzen" (K. Dieterich. *Sprache und Volksüberlieferungen d. südl. Sporaden*, dans les «Mém. de l'Acad. de Vienne», année 1908, p. 169): c'est la troisième semaine avant le Carême, ἡ ἐξέδομας τοῦ Ἀρτεζιβουρίου (cf. *Arți-Urți*) ou δλοκρατινή précédant immédiatement la *Cirneleaga* (Ἀποκρέα) et la *Săptămîna Brînzei* (Ἐπισημή, τοῦ τυροφάγου), c'est-à-dire l'avant-dernière et la dernière semaines du Carnaval, et tel document d'Étienne-le-Grand, prince de Moldavie; en fait mention, lorsqu'il parle de la «Nedělě Arțiburi» (voy. J. Bogdan, *Documentele lui Ștefan-cel-Mare*, I, p. 72); cf. la *Săptămîna arșilor*, dans un ms. roumain du XVII-e siècle, appartenant à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (no. 3190 fol. 9 V °).

Ἀτσιγγανοί, à côté de Τσίγγανοι, et Τσεγγενέδες (p. 165), ont des parallèles accomplis dans notre *Țigani*, anc.-roum. *Ațigani*, et *Cingheneă*, ce dernier venant du turc et vivant encore, sporadiquement, outre la toponymie, dans tel récit populaire au caractère archaïque (voy. Rădulescu-Codin, *Legende. etc.*, p. 130). Quant à κατσίβελος, μαυροκατσίβελος (cf. aussi μαυρόγυφτος, roum. *negru-Țigan*), que M. B. oublie, mais qui se rencontre également, avec d'autres personnages burlesques (parmi lesquels, une «babo») dans les folies carnavalesques de la Thrace actuelle (voy. Dawkins, *The modern Carnival in Thrace, a Cult of Dionysos*, dans le „Journal of Hellenic Studies“, XXVI, p. 191)¹, on n'en trouve pas de trace en roumain, si ce n'est dans le nom de chien *Cățănălu* (voy. la revue «Șezătoarea», VIII, p. 114). De même, pour Γύφτος, «Égyptien» (ct. angl. *Gipsies*), τὸ γύφτο, „forgeron" (mais ἀρκουδόγυφτος signifie naturellement: «montreur d'ours», et non pas: «Bohémien-ours», comme on l'a affirmé)², si les dialectes méridionaux du roumain en offrent des reflets immédiats (mr. *ghiffili*, méglène *ghitupc*), le daco-roumain ne possède que des équivalents, tels que *Fa-*

¹ A Zante, οἱ ἰσπολιε ἠ'appellatif κατσέβελα au sens de τὰ βάρκη, „hailons" (voy. Νέος Ἑλληνομνημων, III, p. 255).

² Voy. J. Blancard, dans sa traduction d'Aristote Valaoritis, p. LXVI.

raoni (ct. magyare *Faraonep*, «peuple de Pharaon»), répondant précisément au ngr. Φαραοί (cf. φαραώνης, „tyran“). Par contre, nombre d'épilhètes roumains (voy. Candrea, *Poreclele la Romîni*, p. 108 et suiv.) n'ont guère de correspondants en grec moderne.

Τοψίλα, «mauvaise odeur» (p. 165), a un pendant d'une saveur toute hongroise dans βλαχίλα, même signification (p. 166), de Βλάχος. D'ailleurs, M. B., qui est très complaisant pour les Roumains, „dont le pays a toujours été hospitalièrement ouvert aux Grecs“, n'a point d'égards pour cet autre «peuple de pâtres, nomade, issu d'une source obscure», que sont les «Valaques ou Aroumains» (*Arromunen!*) et qui „s'est établi de bonne heure parmi les Grecs..“. Aussi «ces Valaques = Βλάχοι, dont une grande partie, spécialement les Koutzovlaques, furent hellénisés» (ces mêmes Έλληνοβλάχοι, dont l'auteur parlait, quelques années auparavant, comme d'un synonyme de Κοιτσόβλάχοι¹) sont-ils raillés comme des rustauds et des gens sans façon (*ungeschliffen*) — sans qu'on ait en grec moderne les mots βλάχος, βλαχία (p. 166). Et, plus loin (p. 171) : „Les habitants des villes et de la plaine se moquent des habitants des montagnes comme des gens pauvres, maladroits et grossiers, en les appelant βλάχοι“. Βλάχος s'appelle également celui qui parle «grossièrement et sans finesse» (p. 173).

Décidément, les compatriotes de M. B. ne sont pas trop doux à l'endroit des «Valaques».. Toutefois, on risquerait de se tromper si l'on croyait que ce sont nos pauvres frères du Midi qui emportent le prix du mépris de l'hellénisme contemporain : non, ce sont plutôt les Bulgares. A cause de leur laid, explique M. B., on les appelle : ἀρκοῦδες, donc : „ours mal léchés“, — car ce n'est, certes, que par mégarde que l'auteur traduit : «cerfs», *Hirsche*, — on, tout carrément : «ânes» (Βουργάροι μαγκάροι), en raison de leur stupidité, assure encore M. B. Mais, après tout, qu'importe ? Les faits sont là, et, si, parfois, à notre sens, M. B. insiste un peu trop sur l'explication qu'ils comportent, cela tient uniquement à ses scrupules scientifiques.

Du reste, en fait de sobriquets, ces grands enfants que sont

¹ Dr. phil. Ath. Buturas, *Ein Kapitel der hist. Gramm. d. griechischen Sprache*, Leipzig 1910, p. 87.

les peuples et dont l'amabilité réciproque a toujours été inépuisable, ne manquent jamais de se rendre la pareille ou, pour mieux dire, de se payer de retour : *Grecoțteiu, cațaon căproiu, cochinț parpalec* ne représentent qu'une partie du répertoire satirique des Roumains à l'adresse des Grecs.

Sous la forme : *Barbarezi*, la dénomination des peuples de l'Afrique-du-Nord, *Μπαρμπαρέζοι* (p. 165), était usuelle chez nos vieux chroniqueurs (cf. p. ex. Miron Costin, *De neamul Moldovenilor*, éd. Giurescu, p. 56, ou *Opetele*, éd. Urechiă, I, p. 400), et l'amusante confusion dont G. Meyer parlait à ce propos (voy. *Alb. Wörterb*, s. v. *barbares*), entre *barbares*, «habitant de la Barbarie», et *bavares*, «bavarois», apparaît déjà chez le vieux traducteur roumain d'Hérodote (éd. N. Iorga, p. 20). Oh! que l'étymologie populaire n'est pas sans avoir des raisons...

Les Turcs, — puisque c'est maintenant leur tour, — sont des *Σκυλλότορκοι*, «chiens de Turcs», ou *σκυλλιά*, „chiens”, courant. Rappelons à ce propos que *țela di la ușă*, «chien», litt.: „celui qui est à la porte», se dit des Turcs aussi chez les Roumains de Mézliénie (voy. Papahagi, *Megleno-Romînil*, I, p. 89) et que *ethniscus canis*, „chien de païen”, s'employait jadis comme périphrase humaniste pour dire: Grand-Turc (voy. Gorecki, *Bellum Ivoniae*, dans Papiu Ilarianu *Tesauru de monumente istorice*, III, p. 219). Les composés avec *σκυλλ(λ)ο-* sont, semble-t-il, des plus affectionnés chez les Grecs modernes; tous les peuples de l'Europe occidentale,—les *chopkalis* ou *frenquis* des Turcs, — sont pour eux *Σκυλλόφραγκοι* ou *Φραγκόσκυλλο* (voy. là-dessus Hatzidakis, dans *Glotta*, III, p. 74), en raison de leur catholicisme : «οί Λατίνοι τὰ σκυλλιά». Les *Φράγγοι* de l'Orient sont encore plus abhorrés : *Μοσιέ και μισιέ στὸ σπίτι σου μὴ σάλης*, „n'introduisez pas chez vous le *Monsieur* et les *Messieurs*” (car c'est ainsi qu'il convient de rendre, à notre avis, ces corruptions populaires). M. B. n'omet pas de citer ce proverbe (p. 167), dont une variante plus amplifiée se trouve dans la collection de Vénizélos (p. 167) : *μοσιέ, μισιέ και Μουσελιμη ε τὸ σπίτι σου μὴ βάλης* (on y ajoute donc les Musulmans les «Moslems», de même que, par ailleurs, on pourrait ajouter οί Καταλανοί, qui font l'objet de la monographie de feu Stamat'adis). Cependant *'Αγγλιά* (= *'Αγγλίδα*, «Anglaise») signifie „une femme jolte et délicate” (K. Dieterich, loc cit., p. 287).

Mais, si les Turcs, dans leur ensemble, restent pour les Grecs l'ennemi par excellence, l'intrus qu'on espère toujours chasser vers ce *Κόκκινη Μηλιά*, ce «Pommier Rouge» que M. B. identifie avec la Perse (p. 169) et qui a son équivalent dans le roum. *Măru-Roșu* (voy. Politis, *Μελέται*, II, p. 671, et la revue «Analele Dobrogei», III, p. 329), il n'en est pas moins vrai que la conscience du peuple y croit devoir établir une classification quelconque : les plus féroces parmi eux sont censés être les Turcs de Crète (*Τουρκοκρήτες*), tandis que les *Κονιάρηδες* et les *Τζουροβ-κηδες* sont célèbres entre tous par leur grossièreté. On note également *γιορρόκης* (en roum. : *iuruc*, «pasteur nomade») dans le sens de „maladroit, gauche“, puis *ἄπιστοι*, „mécréants, infidèles» et—puisque, pour être des «chiens», ils n'en sont pas encore quittes—même *γουρουνομύτης*, «à museau de cochon», *Τούρκος* désigne aussi une espèce de vinaigre particulièrement acide (cf. en roumain : *turc*, «intransigeant, tranchant») et, d'après Langklevel (*Botanik der späteren Griechen*, p. 44), la plante *Lonicera Etonica*, appelée encore : *ἀνατολικόν* et *κάρπαθος*. Une omission qu'il faut signaler c'est celle d'*Ἀγαρηνός*, chez Passow : *ἀγάρινος*, «Hagarenus, Hagaris progenies, qua voce Graeci Turcis maledicere solent» (*Popularia carmina recentioris Graeciae* p. 599); cf. roum. *Agarean* (archaïsme).

Comme *Καρφόχριστοι*, «crucifiant le Christ», et *Πιλᾶτα*, «des Ponce-Pilate» (cf. *πιλάτης*, «tortureur, tyran», *πλατεύω*, „torturer“, à Thessalonique, signalés par M. Hatzidakis, loc. cit., p. 73, de même que *Ἑβραϊόσκυλλο*) apparaissent, naturellement les Juifs, *Ἑβραῖοι*, *Ὀβραῖοι* (roum. *Evrei*, *Ovrei*), appelés aussi : *Γαχουντής*, *τσιφούτης* (de l'arabo-turc *yehoud*, „Judaeus“, comme le roum. dial. *ciufut*, *cifut*, «chiche, mesquin») avec leur *χάβρα* noverbialement bruyante (tout comme, chez nous, la *havra* ou *școala jidovească*). Malgré leur manque de courage personnel et leur timidité congénitale (*τρέμει σὰν Ἑβραῖος*), en masse ils ont la réputation d'être agressifs et acharnés contre les chrétiens : c'est particulièrement le cas du Juif de Thessalonique, *Σαλονικὸς Ἑβραῖος* (p. 168).

Le clergé chrétien n'échappe pas, non plus, à la satire populaire. *Φλάρος*, de *φράρος*, *φράροι*, *frare*, *frater*, «frère», vénitien *frar* (voy. G. Meyer, *Neugr. Stud.*, IV, p. 98), signifie à Castellorizo : «diable» (p. 167).

L'État apparaît aux yeux du peuple comme un être avare, avide, chiche : Ψωροκώσταινα, «krätzige Frau Konstantin» (p. 170), par allusion à l'ancien roi Un noble comte n'est qu'un Ψωροκόντης, espèce de «gratte-fromage» (*grattacaccio* en italien ; en roum. *zgîrie-brînză*, de même qu'en vieux-grec *τοροκνίστης*). On sait, du reste, qu'en Grèce comme chez nous, les titres de noblesse ont été abolis. Il n'y a que dans le Magne qu'ils subsistent, où les habitants se divisent en Φαμέγιοι, «gens du peuple», et Νεκλιᾶνοι, «nobles» (p. 181) : si φαμέγιος, proprement : «domestique», représente de l'avis général l'italien *famegio* (du lat. *famulus*), l'autre a été expliqué de différentes manières également douteuses (voy. entre autres : S. Kugéas, dans *Glotta*, I [1909], p. 86 et suiv., et St. Dragoumi, dans *Ἀθηνᾶ*, XXIII [1911], p. 396 et suiv.).

Le montagnard, qui se targue du nom de βουνήσιος (cf. le roum. *muntean*). synonyme de «plein de force, de vigueur», qu'il se donne, regarde, pour ainsi dire du haut de sa montagne le piètre *καμπήσιος* le *cîmpean* (*cojan coltan* ou *corobleț* chez nous). Aussi *καμπήσιος* a-t-il pris le sens secondaire de «débile, chétif, valétudinaire», qu'il partage avec le mot *τόπελος*, en Messénie : *κόπελος*, dont les paysans font usage, comme d'un terme de mépris, à l'adresse des habitants des villes (p. 171), qui s'avisent à le prendre de haut avec eux.

En essayant d'expliquer la forme *τόπελος*. — *τοίόπελοι* désigne aussi «les villageois de Velvendho», au dire de M. Ts kopoulos p. 35 — M. B. ajoute (p. 174) : «Ceux qui prononcent τζ au lieu de ζ sont appelés par dérision *τσιτσιρήδες* et *τόπελοι*». C'est cette même raison qu'on avait alléguée pour se rendre compte du roum. *Țîțari* cet autre sobriquet des «Koutzovlaques» (cf. aussi Boutouras. *Ein Kapitel d. hist. Gramm. d. Gr. Spr.*, 89 : *Τσιτσιάροι*). Toutefois, ce ne pourrait être qu'une supposition du côté gauche du Danube qui aurait pu être frappée d'une pareille prononciation, précisément «à la grecque», et il faudrait bien, dans cette hypothèse, supposer que *τόπελοι* de même que *τσιτσιάροι*, fussent des appellations données par les Roumains septentrionaux (en raison aussi de la présence, dans leur vocabulaire, des mots *Țîțar* et *Țop*).

Comme nom propre, *Țopi* ce dernier désigne notamment cette population roumaine des montagnes transylvaines qu'on appelle ordinairement : *Moși*. Il représente, à coup sûr, tout comme celui-ci (cf. *moș* «huppe», *cu moș* ou *moșat* «à huppe, huppé»), l'appellatif dialectal *Țop*, attesté, au sens de l'allemand. *Zopf*, dans le patois de Muscel (Codin p. 75), et il suffit de se rappeler cette autre épithète des bergers roumains de Transylvanie : *Țuțuan*, qui ne saurait se séparer du mégl. *ciuciulean* (Papahagi, II, p. 68), mr. *ciaciulean*, «ciocîrlie, ciuleai, picurar»

(Dalmatie), ngr. τσουτσουλιάνος, «alouette»¹, mégl. *tuțulică*, «huppe», dr. *țuf*, *țuțuiu* (même signification), etc., pour y reconnaître ce même critérium de la coiffure qui a présidé à la naissance du fameux sobriquet de *Hoholi* pour les Ruthènes (et les Morlaques), d'après l'appellatif *chochol*, „crista, cirrus“ (surtout des oiseaux). Mais il y a plus: si l'on pense que, de nos jours, ces mêmes «Mocani» (pasteurs) de Transylvanie s'appellent, chez les Turcs de la Dobrogea: *ciocoi* (voy. H. Sanielevici, *Icoane fugare*, p. 20), on n'aura pas tort d'en conclure que le mot *ciocoiu*, „hobereau“, a son point de départ dans le costume, plus précisément: dans la coiffure (chevelure ou chapeau) de ces fameux agents du fișc qu'il désignait autrefois (cf. *ciocotnici*, les τσοκκότνητες dans Émile Legrand, *Poèmes historiques en grec vulgaire*, p. 26).

Ces raisonnements philologiques, du reste, l'ethnographie ne fait que les confirmer: c'est le pendant de cette *codă*, *queue* (*coda*, *Schwanz*, *tail*) qu'on connaît de toute antiquité chez les Khetrites et les Chinois, et tout porte à croire que c'est toujours comme une espèce de *comati* qu'il faut interpréter les τσόπελοι des Grecs modernes

Ce serait là une épithète du même genre que *ερακοφόροι*, «porteurs de braies», *bracati*, désignant les insulaires, ou *παλιοκαπότες*, „porteurs de capotes“,— sobriquet dont les Péloponnésiens affublent les Rouméliotes, qui les payent de retour par *κατσούλα*, «porteurs de *căciuli*» («wegen der spitzigen Kapuze, die sie an ihrem Mantel haben», explique M. B.).

C'est dans la même catégorie qu'il convient de ranger *μπακκα-νάρηδες* et *μπακολιζαδίτες*, sobriquets des habitants de Triphyllie et de Livadia chez les montagnards olympiotes, ou *μπακοναξιώτες*, nom satirique des insulaires de Naxos chez leurs congénères de Ténos.

Ajoutons, pour finir: *μαλλιαροί*, „les poilus“, désignation plaisante des partisans de la langue populaire, par opposition aux représentants de l'école ~~de~~ *παισιμα* appelés *Έλληνηκούρες* (p. 173).

V. Bogrea

¹ Comparer aussi le ngr. κα. *κατσουγίτης*, „Hauburluche“, de *κατσούλα* „Kapuze, Mütze, Haube“ (G. Meyer, *Ngr. St.*, III, 23), roum. *căciulă*, avec le roum. *ciocivlan noșut*, „huppe huppée“, *chivăre noșute* = *chivăre cu mol*, „casque à pic, λέκος“ (Giuglea-Vilsan, *De la Romîni din Serbia*, p. 262).

Vient de paraître :

N. IORGA.

Histoire des Roumains de la Péninsule des Balkans (*Albanie, Macédoine, Épire, Thessalie, etc.*). . . Lei 3.—

Histoire de l'Albanie et du peuple albanais Lei 3—

Roumains et Grecs au cours des siècles (*à l'occasion des mariages princiers de MDCCCXXI*). . . Lei 15.—

Polonais et Roumains (*relations politiques, économiques et culturelles*). Lei 10.—

Serbes et Roumains . . . Lei 10.—

N. IORGA et G. BALȘ.

Histoire de l'art roumain, *Paris Bocard, 1922* Francs 125.—